

Sur les routes d'Italie *Le voleur d'enfants* de Gianni Amelio

Gilles Marsolais

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22564ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

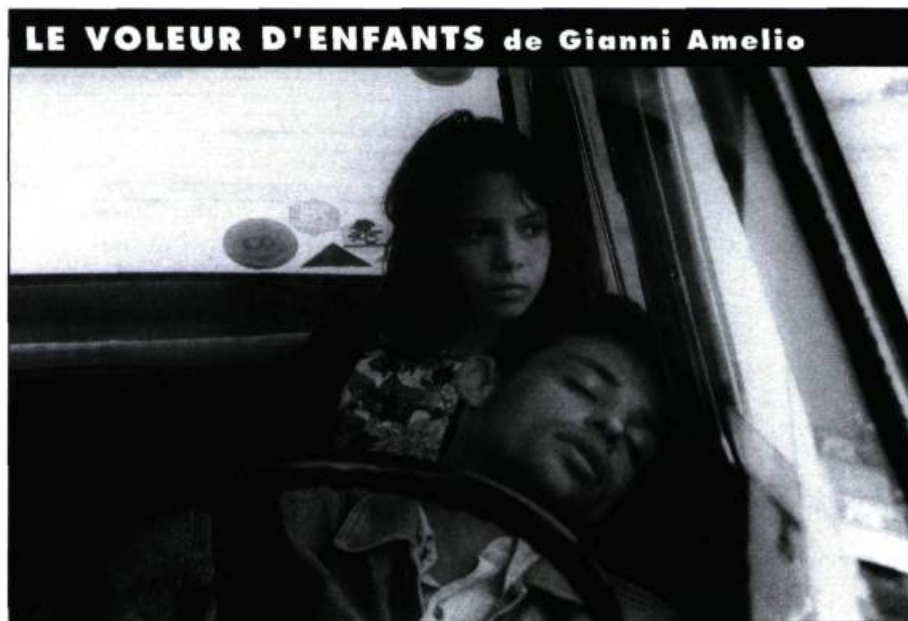
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1992). Compte rendu de [Sur les routes d'Italie / *Le voleur d'enfants* de Gianni Amelio]. *24 images*, (62-63), 44–44.



Enrico Lo Verso et Valentina Scalici

Sur les routes d'Italie

par Gilles Marsolais

Ancien invité de la Quinzaine des réalisateurs en 1990, avec *Portes ouvertes*, un film sophistiqué axé sur la peine de mort sous le régime fasciste qui avait alors reçu un accueil poli, Gianni Amelio a causé cette année une heureuse surprise avec *Le voleur d'enfants*. Il opère ici un retour au langage élémentaire du cinéma, à travers un récit direct, simple, immédiat, que l'on sent enrichi par son ouverture à une certaine part d'improvisation, en fonction des lieux et des situations rencontrées. Le néo-réalisme n'est pas loin qui plantait sa caméra dans des décors naturels et développait sa fiction en s'inspirant directement de la réalité. La référence au *Voleur de bicyclette* s'impose d'elle-même et elle est pleinement justifiée: elle n'usurpe en rien la réputation de ce classique du néo-réalisme et le film d'Amelio assume admirablement cet héritage, en le délestant de son «huma-

nisme» suspect, en le laïcisant, tout en inscrivant son récit dans une Italie actuelle, indifférente sinon dure, et dans la mouvance du cinéma.

Comme dans le néo-réalisme, la réussite du film tient à la nature même du fait divers dont s'inspire le scénario, par la façon de le rendre exemplaire tout en préservant ses origines. Loin d'être la plate illustration télévisuelle d'un texte, ce film se distingue par son «point de vue» personnel ainsi que par la qualité d'un regard porté sur les choses qui les tire de leur banalité. Sa réussite tient aussi et surtout à la qualité d'interprétation particulière des acteurs, professionnels et non professionnels confondus. Le Sicilien Enrico Lo Verso, d'un naturel déconcertant, est excellent dans le rôle d'Antonio, ce carabinier (calabrais) chargé du transfert vers un foyer d'accueil de deux enfants

retirés à leur mère, une fillette de onze ans (Rosetta) que sa mère prostituait et son jeune frère (Luciano). De fait le trio erre de Milan jusqu'en Sicile, après qu'un foyer catholique de Civitavecchia, tenu par des religieuses, ait refusé de recevoir ces enfants «contaminés» par le «passé» de la fillette, et ce voyage en zigzag à travers l'Italie, au cours duquel le carabinier laisse tomber l'uniforme, agissant à la fois comme un grand frère et comme un père, devient l'occasion d'une thérapie efficace pour les enfants, favorisant le développement d'une amitié, où chacun va à la rencontre de soi-même et de l'autre, et qui trouve son point d'ancrage lorsque le carabinier décide de faire un détour par la maison familiale où l'on fête incidemment une noce et qui se prolonge par quelques moments de flâneries au bord de la mer en Sicile.

Évidemment, ce film est une dénonciation sans équivoque et sans prêchi-prêcha de la bêtise humaine où elle s'affiche le plus sans vergogne: les journaux à potins qui ont publié la photo de la fillette et qui de ce fait se voit régulièrement pointée du doigt au moment où elle reprend goût à la vie, la bureaucratie qui trouve plus important de chronométrer l'emploi du temps du carabinier que d'évaluer la qualité du chemin qu'il a parcouru avec les deux enfants, les organismes «charitables» qui avec les bureaucrates s'avèrent totalement impuissants à «gérer» le cas de ces deux enfants abandonnés dans le réseau kafkaïen des services sociaux.

Mine de rien, par-delà l'utilisation de son «décor» naturel, il propose aussi une radioscopie sans complaisance d'une Italie en perdition, il en dresse un état des lieux consternant où la dégradation du tissu social se répercute sur la qualité des rapports humains tout aussi dégradés, fondés sur l'égoïsme et l'indifférence. Si ce film suscite indiscutablement l'émotion, il ne verse jamais dans la mièvrerie et il évite le mélo sur un sujet qui s'y prête dangereusement. D'ailleurs, loin d'une vision idéaliste, à la fin du récit chacun des protagonistes est renvoyé à son destin. ■

IL LADRO DI BAMBINI

Italie 1992. Ré.: Gianni Amelio. Scé.: Gianni Amelio, Sandro Petraglia, Stefano Rulli. Ph.: Tonino Nardi, Renato Tafuri. Mont.: Simona Paggi. Son: Alessandro Zanon. Mus.: Franco Piersanti. Int.: Enrico Lo Verso, Valentina Scalici, Giuseppe Ieracitano. 110 minutes. Couleur.